

Les "racontés" ÉLÉMENTAIRES

PRIX DE LA CITOYENNETÉ

Cette semaine, le jury de la Fondation P&V, dont « Le Soir » fait partie, a décerné son prix 2021 à Jean Drèze. Cet économiste indien d'origine belge, chaque jour, travaille à changer le monde.

Making of

En mars dernier, je me rendis au Jharkhand pour écrire le portrait de Jean Drèze, avec mon photographe, Taha Ahmad. Cette invitation m'a été proposée à l'issue d'une rencontre à Delhi mais l'intéressé m'avouera en riant que j'ai pris sa politesse au pied de la lettre. Néanmoins, Jean Drèze nous accueillit avec une grande gentillesse durant quatre jours. Nous sillonnâmes les villages pour observer le fonctionnement des aides sociales. Les heures passées dans la voiture que nous avoues louer (lui voyage en bus ou à vélo) sont l'occasion de longues conversations. Avec passion, empathie et pédagogie, Jean Drèze m'explique les rouages des programmes sociaux. Il est réticent à parler de sa vie mais, le dernier jour, il accepte de jouer le jeu à Ranchi, dans sa petite maison de fortune.

Pour atteindre des hameaux isolés, nous empruntons des motos, il me conduit à vive allure sur les sentiers de la jungle. Taha et moi sommes ravis de ces aventures. Jean Drèze sourit lui aussi mais, au quotidien, ne perd jamais de vue le prime des enjeux sociaux. Nous rejoignons un rassemblement d'aborigènes en lutte pour la défense de leurs terres. A leurs côtés et entouré de ses amis activistes, le brillant économiste est dans son élément et, par solidarité, il passe la nuit avec eux à la belle étoile.

Depuis nous, nous sommes revus à Delhi pour préparer cette publication, suscitée par le prix de la Citoyenneté de la Fondation P&V. L'idée qu'elle soit destinée au Soir en tant que reconnaissance à un homme qui a fait indéniablement plaisir, lui qui, toute sa vie, s'est tourné corps et âme vers l'Inde. VD.

ENTRETIEN

VERESSA DOUGNAC
CORRESPONDANTE À NEW DELHI

Le prix de la Citoyenneté récompense chaque année une personnalité qui investit dans une société inclusive, démocratique et ouverte d'une façon exemplaire. Des valeurs que Jean Drèze incarne avec une intensité et une discrétion exceptionnelles.

Vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes si... Si je n'étais pas été attiré hors des sentiers battus, d'abord par l'Inde, à deux reprises : en 1979, après mes études de premier cycle à l'université d'Essex, et en 1989, quand j'ai quitté un poste d'enseignant à la London School of Economics. Ensuite par des tas de rencontres, surtout dans le monde du travail, avec des gens qui m'ont aidé à boucher les trous de ce que j'avais appris à l'université.

D'où viennent vos valeurs de justice sociale ? Certaines de nos convictions ont été forgées au fil des expériences, et d'autres proviennent des valeurs inculquées dans mon enfance en Belgique. Mes parents (son père est Jacques Drèze, considéré comme un des plus grands économistes belges, fondateur du CORE, centre de recherche en économétrie à l'UCLouvain, NDLR) m'ont éduqué avec des valeurs fortes. Ma mère s'impliquait dans l'entraide sociale et s'est longtemps occupée d'un refuge pour femmes battues. Au début des années 70, il y a eu de grandes familles au Sahel, ce qui a initié un courant de réflexions sur les enjeux de développement. J'ai commencé à m'impliquer et à participer à des manifestations en faveur de la justice sociale. J'ai aussi été influencé par des enseignants engagés et exceptionnels, dans une même classe durant six ans au collège Notre-Dame de Basse-Wavre. Les bases de mes inclinations politiques se sont ainsi mises en place au fil de ces éléments.

Pourquoi avoir choisi d'étudier l'économie ? Je n'étais pas particulièrement attiré par l'économie. Mais je trouvais que c'était une bonne idée de commencer avec une discipline formelle que véhicule cette discipline, ce qui donne de bonnes bases de travail. En ce sens, j'ai étudié l'économie mathématique. C'était assez abstrait et

déconnecté des réalités.

Et puis vous êtes parti en Inde...

Après l'université d'Essex en Angleterre, je suis parti en 1979 faire mon doctorat à l'Indian Statistical Institute de New Delhi. Peu après mon arrivée, il y a eu une forte sécheresse dans l'ouest de l'Inde, ce qui a entraîné un déplacement de l'aide. Je trouvais intéressant de comprendre comment le système de ces aides permettait aux gens de survivre durant la

crise. Mais je ne savais comment organiser cette étude dans une perspective économique. Je suis donc retombé sur une approche théorique sur l'analyse des coûts et bénéfices de ces initiatives, également déconnectée des intérêts pratiques.

Vous rencontrez avec le Prix Nobel d'économie Amartya Sen a-t-elle changé le cours de votre vie ? C'est là que ça a été très important. J'étais comme beaucoup d'étudiants qui ne parvenaient pas à lier leur discipline à un travail constructif. D'un côté, j'étais plongé dans ces études abstraites et, de l'autre, je m'impliquais dans des causes politiques et pacifistes. C'est seulement quand j'ai découvert les travaux d'Amartya Sen que tout a commencé à se mettre en place. Son approche me paraissait vraiment adéquate à l'UCLouvain, NDLR) m'ont éduqué avec des valeurs fortes. Ma mère s'impliquait dans l'entraide sociale et s'est longtemps occupée d'un refuge pour femmes battues. Au début des années 70, il y a eu de grandes familles au Sahel, ce qui a initié un courant de réflexions sur les enjeux de développement. J'ai commencé à m'impliquer et à participer à des manifestations en faveur de la justice sociale. J'ai aussi été influencé par des enseignants engagés et exceptionnels, dans une même classe durant six ans au collège Notre-Dame de Basse-Wavre. Les bases de mes inclinations politiques se sont ainsi mises en place au fil de ces éléments.

Quand je vois des gens qui ont marché toute la nuit en portant du charbon sur la tête pour le vendre en ville, je m'interroge : pourquoi eux et pas moi ?

»

l'économie du développement à soutenir des enjeux concrets. C'était à l'époque de son livre *Pauvreté et Famines* venait d'être publié : il traitait des causes des famines et je l'ai trouvé passionnant. Mon premier rendez-vous avec Amartya Sen n'a rien eu de très marquant. Je lui ai ensuite écrit une lettre en lui disant qu'il serait intéressant de me pas travailler uniquement sur les causes des famines mais aussi sur leur prévention. Il m'a demandé de développer. Puis il m'a proposé de présenter un article en 1986 à une conférence sur la sécurité alimentaire du World Institute for Development Economics Research (WIDER) à Helsinki. Il m'a ensuite invité à éditor avec lui le rapport de la conférence, ce qui a abouti à un livre séparé : *Hunger and public action*. A cette époque, je faisais des allers-retours entre l'Inde et l'Angleterre pour travailler avec Amartya Sen, qui enseignait à Oxford. J'ai pris un poste à la London School of Economics en 1988 pour être plus près de lui. En 1989, j'ai vécu plusieurs semaines dans un squat aux côtés de sans-abri qui défendaient le

Jean Drèze

D'origine belge, Jean Drèze (1959) consacre sa vie à la revendication et à l'amélioration d'aides publiques pour soutenir les indiens les plus pauvres. Économiste, il a fait un doctorat à l'Indian Statistical Institute de New Delhi et a enseigné à la London School of Economics.

droit au logement.

Il y a eu également la rencontre avec Bela Bhatia, votre partenaire... C'était à cette même époque, par hasard, le jour même où Bela est arrivée à Londres pour travailler. Entre nous, ça a été l'amour au premier regard. Nous étions sur la même longueur d'onde. Nous avons travaillé ensemble. Quelques années plus tard, nous nous sommes mariés car les relations hors mariage n'étaient pas trop à la mode en Inde.

Pourquoi avoir abandonné le poste prestigieux d'enseignant à la LSE ? C'était une décision difficile mais, au bout d'un an, j'ai décidé de rentrer en Inde, pays qui était plus près de mon cœur, d'autant plus que Bela y vivait. C'est alors que la guerre du Golfe est survenue, en décembre 1990, et nous a happés pour une parenthèse d'un an et demi. Nous avons fait partie d'une équipe pacifiste à la frontière de l'Arabie saoudite, où nous avons campé trois semaines avant d'être évacués en Jordanie par le gouvernement irakien. Nous organisons des convois humanitaires, plus ou moins symboliques, car il y avait des sanctions et des effets étaient catastrophiques sur la population civile en Irak. Bela et moi avons contribué au premier rapport détaillé sur les effets des sanctions sur la population irakienne.

De là à réussir à faire adopter une série de lois sociales... C'est grâce à une succession d'événements, en décembre 1990, et nous a happés pour une parenthèse d'un an et demi. Nous avons fait partie d'une équipe pacifiste à la frontière de l'Arabie saoudite, où nous avons campé trois semaines avant d'être évacués en Jordanie par le gouvernement irakien. Nous organisons des convois humanitaires, plus ou moins symboliques, car il y avait des sanctions et des effets étaient catastrophiques sur la population civile en Irak. Bela et moi avons contribué au premier rapport détaillé sur les effets des sanctions sur la population irakienne.

Comment en êtes-vous arrivé aux grands mouvements sociaux en Inde ? En 2002, j'ai acquis la nationalité indienne, ce qui m'a donné plus de liberté. Il y a eu une sécheresse en 2001 et 2002 et puis une grande campagne pour le droit à l'alimentation à pris corps à la suite d'un litige d'intérêt public devant la Cour suprême. La campagne a entraîné la revendication d'autres droits sociaux, dont l'idée d'une garantie d'emploi en zone rurale. C'était nouveau en Inde et incroyablement inspirant.

Il y a eu également la rencontre avec Bela Bhatia, votre partenaire... C'était à cette même époque, par hasard, le jour même où Bela est arrivée à Londres pour travailler. Entre nous, ça a été l'amour au premier regard. Nous étions sur la même longueur d'onde. Nous avons travaillé ensemble. Quelques années plus tard, nous nous sommes mariés car les relations hors mariage n'étaient pas trop à la mode en Inde.

Pourquoi avoir abandonné le poste prestigieux d'enseignant à la LSE ? C'était une décision difficile mais, au bout d'un an, j'ai décidé de rentrer en Inde, pays qui était plus près de mon cœur, d'autant plus que Bela y vivait. C'est alors que la guerre du Golfe est survenue, en décembre 1990, et nous a happés pour une parenthèse d'un an et demi. Nous avons fait partie d'une équipe pacifiste à la frontière de l'Arabie saoudite, où nous avons campé trois semaines avant d'être évacués en Jordanie par le gouvernement irakien. Nous organisons des convois humanitaires, plus ou moins symboliques, car il y avait des sanctions et des effets étaient catastrophiques sur la population civile en Irak. Bela et moi avons contribué au premier rapport détaillé sur les effets des sanctions sur la population irakienne.

De là à réussir à faire adopter une série de lois sociales... C'est grâce à une succession d'événements, en décembre 1990, et nous a happés pour une parenthèse d'un an et demi. Nous avons fait partie d'une équipe pacifiste à la frontière de l'Arabie saoudite, où nous avons campé trois semaines avant d'être évacués en Jordanie par le gouvernement irakien. Nous organisons des convois humanitaires, plus ou moins symboliques, car il y avait des sanctions et des effets étaient catastrophiques sur la population civile en Irak. Bela et moi avons contribué au premier rapport détaillé sur les effets des sanctions sur la population irakienne.

Comment en êtes-vous arrivé aux grands mouvements sociaux en Inde ? En 2002, j'ai acquis la nationalité indienne, ce qui m'a donné plus de liberté. Il y a eu une sécheresse en 2001 et 2002 et puis une grande campagne pour le droit à l'alimentation à pris corps à la suite d'un litige d'intérêt public devant la Cour suprême. La campagne a entraîné la revendication d'autres droits sociaux, dont l'idée d'une garantie d'emploi en zone rurale. C'était nouveau en Inde et incroyablement inspirant.

Comment en êtes-vous arrivé aux grands mouvements sociaux en Inde ? En 2002, j'ai acquis la nationalité indienne, ce qui m'a donné plus de liberté. Il y a eu une sécheresse en 2001 et 2002 et puis une grande campagne pour le droit à l'alimentation à pris corps à la suite d'un litige d'intérêt public devant la Cour suprême. La campagne a entraîné la revendication d'autres droits sociaux, dont l'idée d'une garantie d'emploi en zone rurale. C'était nouveau en Inde et incroyablement inspirant.



« C'est seulement quand j'ai découvert les travaux d'Amartya Sen que tout a commencé à se mettre en place... » Cette photo de Jean Drèze aux côtés de l'économiste indien Prix Nobel d'économie a été prise en 1990 au World Institute for Development Economics Research (Wider), à Helsinki. © DR



Des écoliers mangent leur repas de midi, notamment des œufs – les parents végétariens de haute caste n'approuvent pas toujours, même si leurs enfants reçoivent un fruit à la place. Ce repas est le résultat de la loi qui oblige le gouvernement à servir un repas chaud à tous les enfants des écoles, pour laquelle Jean Drèze s'est beaucoup battu et qui continue à être amélioré. © SEBASTIAN SHAWN



Jean Drèze aux protestations anti-caste des aborigènes de la forêt de Netarhat. « Il y a une grande inspiration à puiser dans l'énergie des mouvements sociaux, comme celui des aborigènes de la forêt de Netarhat qui défendent leurs terres. » © TASH AHMAD



Bela Bhatia, sa partenaire et son épouse, militante et avocate indienne dans l'état du Chhattisgarh. Elle travaille dans le même esprit. Elle a été espionnée par le logiciel Pegasus. « Entre nous, ça a été l'amour au premier regard. » © TASH AHMAD



La petite maison informelle de Jean Drèze dans un quartier pauvre de Ranchi au Jharkhand. « J'ai tout ce dont j'ai besoin. Il faut essayer de mettre ses convictions en pratique. Par exemple, habiter ici reflète le fait que je crois en l'égalité et la solidarité. Je me sens très bien dans cet environnement. » © TASH AHMAD

combat « On a une responsabilité du fait d'avoir un certain privilège »

VD.

Vous devez vous sentir très fier d'être l'un des principaux architectes de programmes sociaux qui ont changé l'Inde, pays de 1,3 milliard d'habitants ? Cela n'a pas exactement « changé » le pays. Ces programmes ont répondu à une négligence chronique au maître de politiques sociales. C'était un travail dans la bonne direction. Mais, ensuite, il y a eu une perte d'énergie. Lorsque le parti du Congrès a été reconduit en 2009, et en dépit du fait que le succès du NREGA a pu contribuer à sa réélection, l'élan s'est essouffé. Par ailleurs, il y a une tendance cynique à dénigrer les services publics afin de favoriser le secteur privé. Cette année, avec la détresse économique liée à la pandémie, l'utilité des cartes de rationnement alimentaire pour les familles pauvres a néanmoins été reconnue.

Quelle est la force qui vous pousse à mener ces grands combats sociaux ? Il y a d'abord la spontanéité. Une forte inspiration se puise dans l'énergie des combats sociaux. Dans ma vie, j'ai eu la chance d'avoir une grande liberté et de pouvoir être exposé à ces inspirations. Mais je pense que le désir de faire quelque chose pour la société est un désir très répandu et presque naturel. De mon côté, j'ai simplement eu davantage de liberté que la plupart des gens mais je ne suis pas différent d'eux. La deuxième raison est dans la responsabilité inhérente au fait d'avoir un certain privilège. Quand je vois le matin devant chez moi des gens qui ont marché toute la nuit en portant du charbon sur la tête pour le vendre en ville, cela m'oblige à m'interroger : pourquoi sont-ils dans cette situation et pas moi ? C'est difficile à justifier. Dans ce cas, il me semble que nous avons la responsabilité de faire au moins quelque chose.

Le troisième argument est que j'ai fait essayer de mettre ses convictions en pratique. Par exemple, habiter ici (il vit dans une petite maison de fortune d'un quartier pauvre de Ranchi, NDLR) reflète le fait que je crois en l'égalité et la solidarité. Et je me sens très bien dans cet environnement.

Un économiste sans possession qui vit avec les pauvres... N'aurait-il vu un gandhien ? Je ne me vois en aucun cas comme un gandhien ! J'admire Gandhi à beaucoup de points de vue, mais il est loin d'être mon idéal. Par exemple, je ne partage pas sa façon de percevoir les gens en fonction de leur religion, même s'il était un modèle de tolérance entre hindous et musulmans. Il fut bien sûr à replacer dans un contexte historique mais certains aspects de sa pensée étaient problématiques, comme ses vues sur le système des castes. Intellectuellement son B.R. Ambedkar, Noam Chomsky, George Orwell, entre autres, et bien sûr Amartya Sen, et un certain Anatol Rapoport, aujourd'hui oublié, fondateur des études sur la paix. Personnage étonnant !

Vous revenez peu en Belgique. Votre famille ne vous manque-t-elle pas ? Si, bien sûr. Mais mes parents viennent me rendre visite de temps en temps. Une année, je les ai emmenés voir le rassem-

blement des aborigènes de la forêt de Netarhat pour la défense de leurs terres. Ils ont beaucoup aimé.

Vous avez coigné des travaux académiques avec Nicholas Stern et Angus Deaton, coécrivit 4 livres avec Amartya Sen, et publié vos propres ouvrages... Continuez-vous à écrire ?

Le dernier livre que j'ai écrit avec Amartya remonte à 2013. Et le dernier en mon nom à 2017, ce qui était l'occasion d'exprimer quelques idées à moi, qu'Amartya ne partage pas nécessairement. Mais nous continuons à nous voir et à travailler ensemble de temps en temps. Aujourd'hui, j'ai ma maison à Jharkhand et je publie en langue hindi au Jharkhand.

Bela Bhatia est restée la femme de votre vie... Oui, Bela habite au Chhattisgarh et je la vois régulièrement. Parfois, nous travaillons ensemble. Je pense que Bela est plus vulnérable que moi de par la sensibilité de son travail (avocate qui défend les aborigènes du Chhattisgarh, Etat agité par une insurrection maoïste, NDLR). En 2018, elle a été harcelée et nous avons dû nous mobiliser pour la défendre. Elle peut être attaquée ou inculpée à tort à tout moment (Bela Bhatia était aussi sur la liste des 121 Indiens espionnés par le logiciel Pegasus en 2018, NDLR). Mais elle continue son combat.

De votre côté, vous sentez-vous libre de vous exprimer dans l'Inde nationaliste hindoue de Narendra Modi, qui cible les voix critiques ? Mon travail n'est pas affecté car je continue de publier sur mon site. Bien sûr, on peut devenir une cible à tout moment. Je n'ai aucune présence sur les réseaux sociaux, ce qui limite les attaques (il utilise un vieux téléphone à touches qui l'évite régulièrement, NDLR). Je n'ai été l'objet que d'incidents mineurs (dont une arrestation en 2019, NDLR). Mais c'est très déprimant de voir ce qui se passe en Inde. Beaucoup de mes amis sont dans des positions délicates et certains sont en prison. Face à l'adversité se nous aussi une forte solidarité. Nous essayons de nous défendre.

Comment travailler-vous sous ce gouvernement, au pouvoir depuis 2014 ? En matière de politiques sociales, nous sommes en recul. Beaucoup de mes amis ont acquis. Nous tentons de conserver ce qui est en train d'être démantelé. Il y a de réelles tentatives de saper certains programmes, comme le système public de distribution des denrées alimentaires. Néanmoins, il y a et des élections régulières au niveau des Etats, ce qui représente une opportunité.

Dans quelle direction va l'Inde de Narendra Modi ? Pas dans la bonne ! Le secteur social a été démantelé. L'industrie initiale majeure au niveau national au cours des dernières années. Le progrès social a ralenti en Inde, et à certains points de vue, comme la vie démocratique, le pays fait mieux que l'Inde. Mais nous parvenons à nous tenir sur le monde des affaires. L'objectif de M. Modi visant à atteindre une économie de cinq mille milliards de dollars d'ici 2024 est déclinant. Les enfants mal nourris n'ont pas de voix pour se défendre. Il y a un aveuglement général qui marginalise les gens pauvres en Inde.



Ses parents, l'économiste de l'UCLouvain Jacques Drèze et Monique Drèze, en voyage au Sikkim en Inde en 2012. « Mes parents m'ont éduqué avec des valeurs fortes et s'impliquaient dans l'entraide sociale. » © DR

ABONNÉS

Un texte inspirant ? Jean Drèze nous recommande « Economics among the road scholars », l'introduction de « Sense and Solidarity : Jharkhala Economics for Everyone » en particulier les deux premières pages qui évoquent les vendeurs de charbon et parlent des privilèges et de la responsabilité. Et un exemple, habiter ici reflète le fait que je crois en l'égalité et la solidarité. Je me sens très bien dans cet environnement. » Retrouvez les liens vers ces références.